

Jean Louis Schefer

Monsieur Teste à l'école



P.O.L

MONSIEUR TESTE À L'ÉCOLE

Jean Louis Schefer

Monsieur Teste à l'école

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1794-4
www.pol-editeur.com

« La bêtise n'est pas mon fort. J'ai vu beaucoup d'individus ; j'ai visité quelques nations ; j'ai pris ma part d'entreprises diverses sans les aimer ; j'ai mangé presque tous les jours ; j'ai touché à des femmes. [...] Cette arithmétique m'épargne de m'étonner de vieillir. » (*La Soirée avec Monsieur Teste.*)

Il a fallu un concours de circonstances pour que, de l'absence constatée de son auteur, j'imagine par un pur effet de lecture avoir rencontré Monsieur Teste, lui donner presque vie et en faire le paradoxe d'un être romanesque :

un personnage par défaut. Cette fiction théorique était-elle sortie de la corbeille à papiers de l'écrivain, comme l'impossible réalité du moi abandonné de l'acte de la pensée ? « Donner quelque idée d'un tel monstre, en peindre les dehors et les mœurs ; esquisser du moins un Hippogriffe, une Chimère de la mythologie intellectuelle [...]. Nous ne gardons pas de ménagements avec celui qui est en nous. » (préface à l'édition anglaise) « Supposons un être tout théorique... », mais cet homme impossible a pourtant été le secret d'un plaisir clandestin. Il sentait le papier ; ce schéma intellectuel n'avait pas de passions.

Une espèce de machine familiale m'a permis, très jeune, d'ouvrir les *Cahiers* de Paul Valéry, de m'en émerveiller et d'y noyer, avec un certain plaisir, l'idée alors flattée du grand écrivain. Tournant les pages, j'y avais fait ma première découverte en suivant la main de Valéry : ce grand homme, sans doute l'écrivain

le plus célèbre de son temps, s’amusait donc la nuit, en cachette – et, dans mon imagination d’écolier, en cachette de la famille ? de proches qui ne pouvaient qu’imaginer que le silence du cabinet de travail n’était destiné qu’à la fabrique du grand homme, nul ne songeant que le temps perdu par l’adolescent dans l’homme fait qui avait dû acquitter le prix de respectabilité de cette famille de la grande bourgeoisie, et ainsi condamné à devenir fameux ; que ce temps que l’on accordait au peintre pour nettoyer ses pinceaux, pouvait être consacré par l’écrivain à tailler ses crayons, faire des ronds sur le papier, s’amuser de lui-même et jouer au bilboquet avec l’idée du moi (je le lance comme un moi, il me revient comme un autre), bâtissant en sous-main l’édifice de ruines d’une œuvre qui n’avait de systématique que sa précision et devait, sous la préoccupation d’un objet unique introuvable, s’éparpiller et couvrir, peu à peu, tout le paysage des villes de papiers volants ; un rêve, enfin,

d'école buissonnière : hasard apparent des notations abrégées par un dessin, un bouquet, un paysage, une fenêtre régulièrement ouverte, une idée amputée de toute argumentation, un chant dans son premier mouvement ; partout le sentiment d'un affleurement de la pensée dans l'énigme du corps, si importante, disant « je suis là ». Ce mode de lecture, autrement interdit, était saisissant comme la jeunesse de l'idée. Était-ce un livre, l'extension de ce que l'auteur nommait « variété », ou bien un recueil pour amateurs ? Une indiscretion assurée du temps intime et du travail indéfiniment repris de préparation des textes édités, puisque celui-là devait être quelque chose comme l'ombre précédant le corps, l'espèce de pointillé de sa marche. Quelque chose comme le livre de la main et l'idée si importante chez Valéry de la partition écrite, du temps d'écriture et de son nécessaire vagabondage mais, surtout, de la préemption rythmique et temporelle de la pen-

sée qui ne peut excéder le rythme qui en programme, comme la pointe du sonnet, l'ultime paradoxe qui en fait signature et dont la formule apparaît dans le *Dialogue sur l'idée fixe* : « J'appelle *implexe* une certaine durée... » Le choix de hasard, mais Valéry l'autorisait justement, des pages des *Cahiers* obéissant à l'émerveillement, au caprice et à la nécessité du goût aurait pu être tout autre : rien, cependant, n'en eût été changé. Tel autre fragment, telle autre gouache, travail des marges, silhouettes malicieusement dérobées dans les fleurs d'un tapis, improbable figure de l'autre, imprenable figure du moi ? C'est tout un. Où que l'on porte les ciseaux, quelques pages que l'on arrache à ce travail de l'aube dans lequel les notes, le tout-venant de l'idée, l'éveil gardant quelques fantômes du sommeil où l'idée était un corps dont nulle trace, longtemps, ne laisse deviner l'ombre récente ; partout la main est là et préside avec ironie à l'incessant préalable de l'œuvre.

Mais voilà plutôt le prodige : quelque effort que l'on ait tenté de récolement des thèmes, de classification et de dénombrement des occurrences, préoccupations, idées fixes, la liberté, le vagabondage de la pensée doit, pour le plaisir de la main, et pour l'idée même qu'il en existe une substance que l'on effleure et qu'il faut savoir dire comme un musicien devient la partition qu'il chante, la pensée ou bien le temps dont la naissance est la rapidité sans mesure et le rapt, il faut à ce corps mis au monde jour après jour de l'air, une fenêtre ouverte, un air qui portera l'enchantement des fleurs, le nuage voguant, les navires aux mâts balancés, ou bien l'ironique défroque, peut-être cartésienne, d'un homme deviné à ce qu'il en reste dans le manteau et le chapeau mis au vestiaire comme l'ombre de Peter Schlemihl cédée, sous contrat, le temps sans doute de retoucher *Faust* et d'y glisser le fluide malicieux d'un personnage, Lust, qui

introduit l'essentiel dialogue sur l'identité du moi, sur le temps, incessible parce qu'il est sans perspective d'éternité, de l'instant. Au vrai, le plaisir que ménagent les *Cahiers* est la liberté qu'il concède et qu'il nous accorde aujourd'hui à l'égard de ce qu'il faut bien nommer les « menées universitaires » : il n'y a pas de système-Valéry.

Le texte des *Cahiers*, la mise en page de la graphie, l'aménagement d'espace des aquarelles ou des dessins, forme quelque chose d'un projet demeuré inédit et qui, m'a-t-il semblé, n'a cessé de faire addition de ses fragments au fur et à mesure que l'œuvre s'imposait et que Valéry devenait la figure incontestable en qui l'on reconnaissait, trop gravement, sans tenir compte d'un humour qui est la couleur la plus constante et le charme de sa prose, tous les prestiges de l'intelligence. L'intelligence de ce travail (mais le mot est-il juste ?) est d'avoir fait doublure à l'écrivain, puis à l'homme offi-

ciel, à l'académicien. Ces pages n'étaient pas destinées à la publication. Non, comme l'a cru un moment la famille, parce qu'il eût été possible que quelque indiscretion biographique y mît une tache. C'est que ces milliers de pages où jouent tous les bonheurs du hasard sont un système de diffraction des états de l'idée et, sans doute, moins l'éclair de l'invention, moins le bonheur de la formule que la patience, jour après jour, mise à détruire une espèce d'édifice et, par-devers soi, à ruiner sa propre réputation. Je sais que Valéry a souffert de son personnage officiel et que son humour (c'était alors le meilleur compagnon de la culture) lui en a facilité le jeu. Il fallait donc, par déduction, que Teste vînt au monde, du moins qu'il fût l'ombre courante sous les textes : il en était l'index, le répertoire et, à l'ombre du papier, la langue morte. Un retour de *L'Étrange Cas de Mr. Waldemar* de Poe, l'homme à la pile, tenu par un fluide électrique ?

La beauté que je trouvais dans ces pages, et l'émotion que j'y ressens aujourd'hui, sont la jeunesse continuée d'un projet. Les premières pages sont une date d'importance : elles précèdent et suivent, je crois pour toute la vie, des textes fondamentaux – qui ont du moins été mes lectures de prédilection dans cette œuvre – *L'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* et les différentes versions de *Monsieur Teste* (et celui-là a suivi l'auteur comme un étrange ange gardien toute sa vie). Qui est M. Teste ? Je le crois une compression ou le résultat d'un calcul de géométrie entre Vinci (celui des carnets) et Descartes (celui de la fiction de l'homme). Dans son Vinci, il n'est pas question de Vinci mais du programme qui fera l'auteur (note marginale : *La vie de l'auteur n'est pas la vie de l'homme qu'il est.*) « Donc, ni maîtresses, ni créanciers, ni anecdotes, ni aventures, – on est conduit au système le plus honnête : imaginer à l'exclusion de tous ces détails extérieurs, un être théo-

rique, un *modèle* psychologique plus ou moins grossier, mais qui représente, en quelque sorte, notre propre capacité de reconstruire l'œuvre que nous nous sommes proposé de nous expliquer. » (Note marginale : *Tel est le problème. Il consiste à essayer de concevoir ce qu'un autre a conçu, et non à se figurer, d'après quelques documents, un personnage de roman.*) Exergue à *La Soirée avec Monsieur Teste : Vita Cartesii simplicissima...* Les *Cahiers* sont en effet ce qu'espérait Valéry : qui écrira le roman d'un esprit ? La réponse n'est pas le roman mais le « qui écrira ».

Ces deux pôles sont demeurés comme les bornes entre lesquelles l'œuvre s'est déployée, l'invention d'une mathématique imaginaire et d'une dynamique des solides en quoi devrait pouvoir se résoudre, selon les apories cartésiennes (la substance et l'étendue, c'est-à-dire la dernière complexité de l'héritage scolastique), l'éternelle question philosophique du

moi, grand thème valéryen et dont je crois qu'il a très peu connu de modifications ; le mouvement est-il une succession d'états par quoi le temps disparaît ou acquiert sa réalité imaginaire ? Et l'unité du moi n'est-elle pas dans la composition d'une démultiplication de ces corps sensibles dont le *Discours aux chirurgiens* et les *Réflexions simples sur le corps* font le catalogue paradoxal : « Nous avons trois corps... », réservant la place virtuelle d'un quatrième corps imaginaire – proche encore de la première définition du corps géométrique chez Nicolas Oresme, réservant une quatrième dimension que ne peut engendrer la géométrie, comme la place vagabonde du temps ou ce *quale* sans détermination locale qu'est l'âme et que la résolution analytique de la *latitudo formae*, c'est-à-dire de l'extension des qualités, n'a pu intégrer dans ses modes de calcul ; mais, au juste, ces quatre corps ne prennent-ils pas la place, en ce qu'ils sont des modes de sen-

tir ou de pâtir, des quatre sens catalogués ou hiérarchisés par Augustin et par Dante, ou la première idée chez Origène : la signification est un mode de transformation corporelle, et son ascension progressive par trois degrés : corporel, psychique, pneumatique ? Si chez Origène, précisément, le corps ne disparaît jamais... Origène s'efforce dans son *Peri Archôn* d'expliquer que Dieu seul n'est pas corporel, pas même un Zéphyr, l'air étant une substance corporelle.

Depuis longtemps (distillant ainsi un contrepoison aux leçons assez peu poétiques et d'une effroyable stérilité dispensées en Sorbonne) j'avais accumulé les notes, recopié, repéré cette espèce de vibration thématique sur l'énigme du moi, noté avec un certain plaisir l'irritation de Valéry à la lecture des pages de Freud chez qui il voyait un littéral désenchantement du rêve (ce que j'en ai écrit, je cite approximativement, était tout de même « autre

chose que du Freud »). Je laisse mon brouillon au panier. L'essentiel, et sans doute ce qui m'a tenu très jeune à la prose de Valéry, était un enchantement de jeunesse : je voyais cette intelligence souveraine, d'une extraordinaire souplesse, apte à être le musicien, le peintre, le bâtisseur, en rien ce qu'il devenait par l'usage qui en était fait, par un fatal emploi citationnel, comme d'un auteur d'aphorismes (les Français aiment les aphorismes qui fournissent à la fois des sujets de dissertations et des devises pour impressions sur T-shirts). J'avais compris que ce parent, le plus célèbre alors de toute la famille, avait eu la constance, la patience et l'humilité d'être tous les jours, tous les matins, dès la première tasse de café, un adolescent qui avait su préserver l'imprévisibilité d'une œuvre, c'est-à-dire en commencer tous les matins le projet, et que l'auteur n'était pas le triomphe de l'œuvre puisqu'il savait sa nature essentiellement inchoative.

Je dois à la vérité, ou à moi-même qui ne suis pas tout à fait de sa nature, un aveu : à l'âge de quinze ans, je crois, lesté d'un léger bagage poétique (un chant de l'*Énéide* appris par cœur, quelques poèmes allemands), je « savais » aussi *La Jeune Parque* et *Le Cimetière marin*. J'aimais secrètement M. Teste chez qui je devinais un allié. Maman, qui nous dévoilait de temps en temps avec une malice parfois perfide, non pour nous éblouir mais pour nous obliger à un peu de « tenue », les fils assez complexes de l'écheveau familial, en prit occasion pour téléphoner à Mme Valéry : « Allô Jeannie, Marie-Louise au téléphone... mon petit Jean-Louis qui a du goût pour les lettres et commence à lire... oui, c'est cela, jeudi prochain ? Je crois qu'il en sera très heureux ! Et avons-nous de meilleures nouvelles du Père Lorenzo ? [Le saint de la famille, véritable anti-Teste que j'avais dû accompagner dans de longues promenades silencieuses, afin d'assu-

Achevé d'imprimer sur Roto-Page
en mars 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2326 – N° d'édition : 250430
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : avril 2013

Imprimé en France



Jean Louis Schefer
Monsieur Teste à l'école

Cette édition électronique du livre
Monsieur Teste à l'école de JEAN LOUIS SCHEFER
a été réalisée le 22 mars 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818017944 - Numéro d'édition : 250430).
Code Sodis : N54946 - ISBN : 9782818017968
Numéro d'édition : 250432.